

Alain Massé

Les Notes de l'Harmonichat



*A Madame Blanche BOUIN,
Médium célèbre à Poitiers*

Avis au lecteur

Quand un homme politique, (le plus souvent un énarque), vous annonce lors d'un entretien prémédité qu'il a écrit un bouquin, dans lequel il expose son programme ; en fait, il ne fait que raconter sa vie de petit garçon très sage et très brillant à l'école.

Au bout de trois cents pages, vous n'avez rien appris de son programme puisqu'il n'en a jamais eu et ses promesses ne sont jamais réalisées.

Vous l'avez élu parce que vous vous êtes laissé séduire par son magnétisme animal et vous vous êtes copieusement fait suer en découvrant qu'il achète ses caleçons chez Tartempion.

Pour ma part, je ne fais pas partie des milieux autorisés. Je n'ai que des diplômes sans intérêt. Si vous achetez mon livre, vous prenez un risque : Celui de ne pas aimer du tout. Or ce que je demande à mon lecteur, c'est un contrat d'adhésion à mes idées. Si vous n'êtes pas d'accord et que vous achetiez mon œuvre, je ne rembourse pas.

Dans une première partie, je vous raconte ma vie. Je me suis découvert des dons de médium à l'âge de douze ans et je considère avoir reçu un message qui fait l'objet de la seconde partie intitulée « Révélation ». Ces dons de médium n'ont pas été faciles à vivre, car les confrontations avec le milieu « animal » ont été nombreuses.

Maintenant, je n'ai plus rien à ajouter et je souhaite vous compter parmi les adeptes du Purisme, système philosophique qui exclut l'animalité triomphante de notre époque et qui prône une recherche ou un retour à l'Esprit créateur.

Alain MASSE

Note de l'auteur

Certains noms ont été modifiés pour préserver l'anonymat des protagonistes de l'histoire.

Ma vie

I

Je suis né le 13 juin 1948 à Saint-Georges-d'Oléron, dans la maison de ma grand-mère. Papa, Maurice de son prénom, ne me ressemblait pas car c'était un manuel, très minutieux alors que je suis devenu un homme de dossier avec une habilité approximative. Quand il a commencé à travailler, il réparait les vélos mais comme à chaque fois que l'on est soigneux, on ne va pas vite. Son employeur se moquait souvent de lui et lui disait qu'il allait le payer aux pièces. Alors un jour, il est parti travailler à la S.N. Cazeaux à Rochefort comme tourneur. Il m'a toujours dit que les pièces qu'il faisait nécessitaient une grande précision. Devant un tel savoir-faire, son patron envisageait alors de le faire monter en grade mais l'occupation allemande a mis un terme à sa carrière. Comme il était trop jeune, il n'est pas allé au front. Toutefois, il a dû aller travailler à la frontière tchèque à cause de la loi Laval (service de travail obligatoire). Il a essayé de se soustraire à cette ignominie mais en vain.

La police allemande s'est rendue à la maison familiale située au Trait d'union pour aller le chercher. Mon Grand-père était un grand mutilé de la guerre 1914-1918, il n'avait plus qu'un bras. Le policier allemand l'a alors menacé de l'envoyer mourir à Dachau si mon père ne partait dans les vingt-quatre heures pour l'Allemagne. Mon père comprit que sa résistance était finie et il alla croupir pendant deux ans non loin de la ville d'Altenbourg dans l'Allemagne de l'Est. Le lieu s'appelait Leuna dans la Thuringe. Il creva de faim pendant cette dure période. Mon oncle Louis, frère de ma mère, avait épousé la sœur de mon père. Il lui envoyait ses colis de prisonnier car lui, il n'avait pas de problème de nourriture. En effet, il travaillait dans une ferme allemande remplaçant ainsi le mari mobilisé et partageait tout le quotidien de la patronne... Papa a toujours eu de la reconnaissance pour Louis même si par la suite certains ont dit que l'oncle voulait profiter de l'héritage. A cette époque, mon père était célibataire et de santé fragile et dans la souffrance, il fallait bien profiter d'une telle opportunité. Lorsque des bombardements survenaient, Papa n'avait pas droit aux abris car ces derniers étaient réservés aux travailleurs volontaires et aux allemands. Obligé de se réfugier là où il le pouvait, il en avait gardé un important traumatisme au point d'avoir peur des tempêtes et des orages. D'ailleurs, il considérait l'île d'Oléron comme un « piège à rats » car en cas de submersion, il n'y avait aucun moyen de s'enfuir.

Un jour béni des dieux, les américains l'avaient délivré du cauchemar teuton. Papa m'a raconté qu'il s'était emparé avec ses copains d'un bus allemand pour rentrer en France. Sur le chemin du retour en pleine débâcle, ils avaient trouvé un train abandonné avec une cargaison de paille « mélassée » à destination des bestiaux ainsi que des caisses de fromage de Hollande. Ils avaient mangé des deux et avaient été malades comme des chiens. Arrivé à Francfort, Papa avait été interrogé comme les autres avant de rentrer au pays. Il se souvenait d'une femme SS que les FFI rouaient de coups en la faisant courir jusqu'à épuisement. Elle était sans doute morte de ce traitement mais elle avait dû elle-même se livrer à d'autres distractions. C'était la guerre !

De retour en France, Papa fit connaissance de Maman, probablement lors d'une réunion de famille avec l'oncle Louis. Il se maria avec Maman, prénommée Suzanne, pour le meilleur et pour le pire mais je n'ai jamais pensé être le pire même si la vie n'a pas toujours été rose. Il exerçait désormais la profession de monteur de lignes téléphoniques. Etant basé à Saintes, il prenait alors l'autobus tous les semaines en chargeant son vélo avec les bagages. Papa m'avait raconté que ses rations alimentaires n'étaient pas formidables et qu'il avait un chef qui était une vraie peau de vache. Alors que Papa venait de se marier, le chef était venu lui annoncer qu'il lui offrait un beau cadeau de mariage, un rapport qui lui aurait

valu des sanctions administratives. Papa était désespéré car il n'avait commis aucune faute. Il avait alors raconté son problème à son beau-frère Louis. Celui-ci avait un ami d'enfance, Jacques Chaban-Delmas. Louis lui relata que le chef de mon père s'acharnait sur une pauvre victime de la guerre. Grâce à l'intervention de Monsieur Chaban-Delmas, les PTT avaient enquêté et l'administration en conclut que le seul responsable était le chef. A la suite de cette mésaventure, un poste avait été créé spécialement pour mon père dans l'île d'Oléron. Il ne dépendrait plus qu'accessoirement du continent et du directeur régional. C'est ainsi qu'il était devenu le « Monsieur Téléphone » de l'île. J'étais très admiratif quand je le voyais grimper aux poteaux téléphoniques. A la fin de chaque journée, pendant des heures, il remplissait de petits carnets, énumérant chaque chantier avec le travail effectué car Monsieur le Directeur devait être en mesure de vérifier. Papa avait une écriture fine et pas toujours lisible. A chaque fois que je touchais ses carnets, j'éprouvais une grande fierté pour le travail paternel accompli. D'ailleurs, je les ai conservés précieusement.

Papa et Maman résidaient chez ma Grand-mère Birot (mère de Maman). Quant aux grands-parents paternels, suite à une altercation avec Maman, ils se sont passés de ma présence leur vie durant. Seul Papa allait les voir au Trait d'union. Ma Grand-mère Birot était veuve. Grand-père Birot taquinait la bouteille au

grand dam de Grand-mère. Puis un jour, son mulet nommé « Papillon » s'était emballé et la charrette lui était passée sur le corps. On ne savait pas à l'époque opérer un éclatement de la rate, de plus, nous étions dans une île desservie seulement par le bateau de Boyardville. Grand-père Birot était mort dans les bras de sa pauvre femme en souffrant atrocement dans la nuit qui avait suivi l'accident.

Mon Grand-père Henri Massé était pensionné de la grande guerre depuis qu'un instituteur patriote, avait fait le nécessaire auprès du Ministère. Il ne savait ni lire ni écrire, et pour les gens, c'était un bon à rien, qui avait eu de la chance de revenir en vie, « alors que tant de bons gars étaient restés sur le terrain. » Il avait dû commencer à gagner sa vie comme travailleur journalier dès l'âge de neuf ans, et on racontait qu'il quittait ses patrons, quand il en avait marre de leurs réflexions. De ce côté-là, je dois lui ressembler car je ne me suis jamais laissé faire. Mais pour les gens, mon Grand-père Henri était un chanceux qui gagnait la paie d'un instituteur, ce qui était honteux. Grand-père Henri faisait son jardin avec son bras unique et il s'était marié avec une cuisinière de bourgeois nommée Joséphine. Il occupait ses loisirs à la vermée (pêche aux anguilles) et aux écluses à poissons qui existaient encore. Comme il élevait des oies et des canards, et sans doute braconnaît un peu, quand les canetons commençaient à voler, tout était bien dans le meilleur des mondes. Les étés de la fin de la guerre

étaient très chauds, et mon père m'a raconté que faute de pouvoir dormir, il s'installait au frais dans les fossés. Comme il n'y avait pas de télévision, mon Grand-père Henri regardait passer les gens. Sa cuisinière de femme était très dépensière, et quand il faisait une réflexion, les assiettes lui volaient dans la figure. Grand-père ne croyait pas en Dieu, et quand il voyait un curé, il chantait « Croa ! Croa ! » A sa mort, la famille l'avait fait passer à l'église, mais il avait dû se venger outre-tombe, car je me souviens que le curé s'était pris les pieds dans le tapis et avait failli se casser la margoulette pendant la messe. Même si ce n'était ni l'endroit et ni le moment, j'avais été pris d'un véritable fou rire ce jour-là. Papa m'avait raconté qu'un jour, le Grand-père était allé chercher du vin à la cave, et quand il était revenu, il était blanc comme un linge. Il avait vu sa mère à côtés des barriques qui lui disait « Henri, Henri ! » Les manifestations de mes voix dont je vous parle par la suite sont peut-être héréditaires, et ne sont pas des absurdités comme beaucoup me l'ont dit. Papa se souvenait de sa jeunesse comme d'un grand bonheur sans privation, à l'inverse des jeunes de son époque.

Maman n'a pas eu la même chance que mon père qui mangeait de l'oie et des gâteaux tous les dimanches. Elle était le cinquième enfant non désiré d'une famille qui comptait deux filles et deux garçons. Grand-Mère Marie-Louise était mariée avec un maçon, Gaétan Birot, qui faute de travail régulier,

faisait du jardinage et cultivait ses vignes. Le Grand-père maternel était très fier quand il avait fait son tas de bois pour l'hiver. Il se crevait à la tâche sans espoir d'amélioration. Son épouse gardait une vache et ils avaient quelques poules. Dans les gamelles, on avait de la peine à trouver une pitance variée. Le plus souvent, on mangeait des pommes de terre servies avec le produit de la pêche, sans oublier la miche de pain.

La famille Birot n'était pas riche. Mon Grand-père se lavait au puits été comme hiver. Il jouait du tambour et la mairie l'avait recruté pour les annonces légales : « Avis à la population ». Il aidait également le notaire quand celui-ci faisait des ventes. En 1929, il y avait eu une crise économique. Bon nombre de bourgeois avait fait faillite, et du coup, les ventes se succédaient. Un jour, un sabre d'officier de la garde nationale n'avait pas trouvé acquéreur. Le notaire l'avait offert à mon Grand-père qui l'avait trouvé à son goût pour fabriquer sa chaux. J'ai récupéré le sabre dans l'héritage de ma Grand-mère bien plus tard, mais sa lame avait diminué de dix centimètres.

Devenue adolescente, Maman se révéla être une excellente élève. Elle avait obtenu le prix de la commune au certificat d'études. L'instituteur la destinait à l'enseignement et se proposait de lui obtenir une bourse d'études. Mais, mon Grand-père Birot, prétextant qu'il n'avait rien fait pour les autres, n'avait pas voulu que Maman eût un régime de

faveur. Maman était désespérée. Elle n'avait pas de travail une fois devenue jeune fille. Elle avait alors pensé travailler à la poste, et avait proposé ses services gratuitement dans l'espoir de la création d'un emploi. Hélas, cela ne s'était pas fait et la guerre de 1940 arriva. Le maire de Saint-Georges lui avait proposé de distribuer des tickets d'alimentation à la mairie. Le pied à l'étrier, Maman gravit les échelons. Son premier service fut l'état civil, l'enregistrement des actes de naissance, décès et mariages. Elle avait une écriture admirable, tout à la plume comme cela se faisait alors. Une fois greffier, j'admirerai sa calligraphie, étant bien incapable d'en faire autant. Je pense à tous ceux qui trouveront des traces de ma divine écriture aux archives du Tribunal de Rochefort. J'en ris d'avance. Maman finira sa carrière comme secrétaire générale, non sans avoir passé des nuits blanches sur le budget et aux élections. Mais nous n'en sommes pas encore là.

J'étais né, et bébé, j'avais l'oreille collée au poste de radio, pendant que Mémé Birot s'occupait de la cuisine, du ménage et de la lessive. Pour Papa et Maman, j'ai un amour qui restera sans limite, car je crie haut et fort que je suis fils unique. Beaucoup d'imbéciles vous disent que les fils uniques sont égoïstes alors que dans les familles nombreuses on doit partager. Là n'est pas le problème à mon avis. Dans les familles nombreuses, ce qui ressort c'est d'abord cette bonne vieille loi animale, de la lutte

pour la conquête de la tétine, la conquête du pouvoir. Il y a des frères ou des sœurs dominants, comme chez les bestioles si chères à La Fontaine, qui clame à qui veut l'entendre : « La raison du plus fort est toujours la meilleure ». « Pourquoi s'évertuer à se battre pour la conquête du pouvoir ? Parce que c'est comme ça, » me répondent les imbéciles. Cette première confrontation avec les évidences, je l'avais retrouvée à l'Ecole Primaire où ma satisfaction personnelle heurtait de plein fouet toutes ces petites conquêtes acquises de haute lutte par les autres élèves. Je sentais bien que je n'étais pas en phase avec ces chevaliers de la famille « Trou du cul ». J'avais mon père et ma mère. Je considérais alors que je n'avais pas à me faire un trou dans cette société de faux frères. Je voulais bien m'amuser avec eux, mais eux ne songeaient qu'à se moquer du gosse intimidé par tant de monde. Je souffrais beaucoup de la solitude et des brimades, d'autant plus qu'il m'arrivait encore de mouiller ma petite culotte.

Enfin, voilà le temps des maladies infantiles ! Je passais des journées entières à me faire soigner, couché dans le lit de ma Grand-mère Birot. J'étais malade. Papa et Maman revenaient de la foire de Saint-Pierre à vélo, car la voiture, ce serait bien plus tard. Papa tenait dans ses mains un harmonica et m'avait expliqué qu'on obtenait des sons en aspirant et en soufflant dans les trous. Il m'avait joué un petit air, mais j'avais cinq ans et demi et quand j'avais

voulu en faire autant, c'était plutôt minable. Alors je m'étais servi de l'instrument comme d'un doudou et je m'étais endormi. Que s'était-il passé pendant la nuit ? Je ne le saurais jamais. Quand je pris l'instrument entre mes lèvres, je jouais un air puis un autre et encore un autre ! Je sautai du lit en m'écriant : « – Maman, Maman, je joue tout ce que je veux avec mon harmonica ! » Bise, et puis, « – C'est très bien, fait Maman, mais ne reste pas pieds nus sur le carrelage, va te recoucher ! » J'avais admiré ma performance. A sept ans, je ferais mon premier concert pour les bonnes Sœurs. J'avais alors emmené l'harmonica à l'école contre l'avis de ma mère, et le miracle s'était produit. Les élèves voulaient entendre. Un de ces chefs de pacotille qu'on trouve dans toutes les cours de récréation avait déclamé : « – Qui veut jouer à la guerre avec Massé et son harmonica ? » J'étais devenu l'harmonica. De ce fait, je commençais à me faire quelques copains sympathiques, mais les imbéciles étaient toujours de ce monde.

A partir de ce moment-là, toute ma scolarité primaire s'était déroulée dans la joie. On allait me faire redoubler le CM2 sous prétexte que je n'étais pas assez fort en maths pour la sixième. Je ne serais jamais fort en maths. Cette matière qui a fait la gloire de mes cousins et cousines ne m'a jamais attiré. Je préférais le français, la philosophie, la poésie. J'adorais l'histoire, un peu moins la géographie. Je ne détestais pas les sciences naturelles, mais je n'étais pas très doué en